



Elsa Ferini



BRAQUEURS SOUS INFLUENCE



Elsa Ferini

Braqueurs sous influence

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3917-8

Dépôt légal : juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Les personnages de ce roman sortent de l'imagination de l'auteure, les lieux sont fictifs et les événements ne se sont jamais produits. Toute ressemblance avec des personnages, des lieux et des événements existants ou ayant existés est une coïncidence.

GALERIE DES PERSONNAGES

Croquis d'ELSA FERINI

LE CLAN SORIANO



...PAR ADOPTION



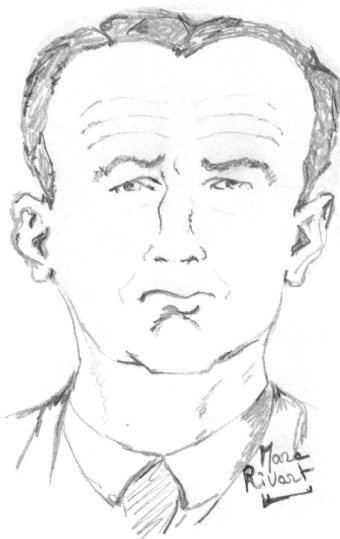
LES FLICS D'ICI



Joda



Eddy
Zuckowsky



Marc
Rivart

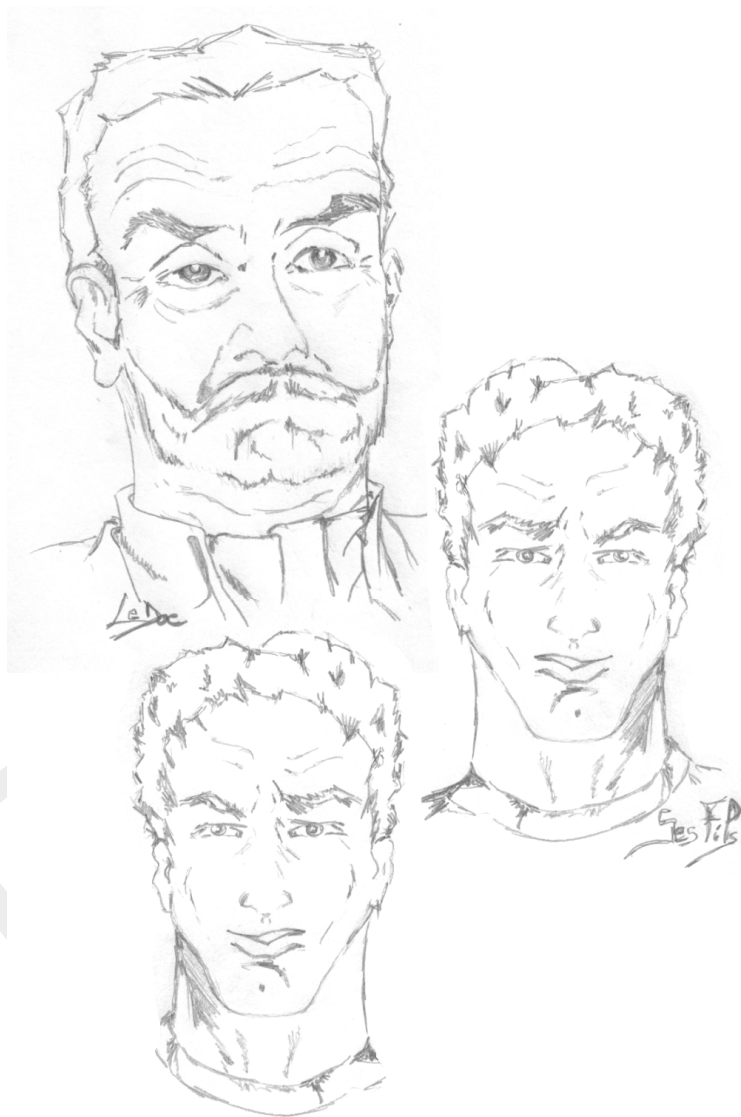
...ET D'AILLEURS



LES LIBANAIS



LES INQUIETANTS



– Qu'est-ce que je fiche dans ce merdier ? pensa Eddy. Juste là devant lui, la rue avait le calme d'avant la tempête. Les oiseaux s'étaient arrêtés de voler, le vent de souffler. Les feuilles des jeunes bouleaux qui bordaient la chaussée frémissaient à peine dans la zone délimitée par la police, comme s'il y avait eu danger à se faire remarquer. Il fallait attendre, ça n'allait pas être long.

– T'éloigne pas de moi, petit.

Eddy y allait à l'esbroufe. Il n'était pas à son aise, mais ne voulait pas l'avouer. Avec son équipe, ils étaient en renfort sur le site d'un braquage en cours. Ils n'auraient jamais dû se trouver là, en plein centre de Tournai, alors qu'ils dépendaient de l'arrondissement de Mons, à plus de cinquante kilomètres. A cette heure d'affluence, si ça dérapait, la scène pouvait tourner au massacre. La rue avait été fermée en amont et en aval de la banque. Entre ces deux barrages, pas un bruit, au-delà, la cohue.

– T'inquiète pas, boss. Un peu d'action, ça peut pas faire de mal.

Le boss, c'était lui. Inspecteur Principal de la Police Judiciaire Fédérale spécialisé dans la répression du grand banditisme, poste qu'Eddy Zuckowsky assumait comme on porte sa croix. Ivan Bouwens, un de ses équipiers aspirant au poste, avait le profil d'un gamin, malgré ses 34 ans passés. Un grand dégingandé à la tignasse rousse et aux taches de rousseur disgracieuses qui s'était pris de passion pour cette profession au contact de Jack. Ah, Jack ! Ce cher Jacky Fauconnier, qui avait dirigé l'équipe avec maestria durant ses années de gloire, les avait tous formés à la sauce « Casse-cou et compagnie ». Les résultats étaient beaux, mais on ne joue pas éternellement avec la mort. Criblé, au sens propre, il avait dû se mettre au vert en intégrant le service de protection de la jeunesse. Depuis une paire d'années, Eddy, qui avait toujours su dissimuler ses faiblesses dans l'ombre de Jack, s'était retrouvé au devant de la scène, rôle pour lequel il n'était pas taillé. De plus, les enquêtes que Jack avaient menées en sous-main, parce que si Jack avait lâché le grand banditisme, le grand banditisme n'aurait jamais pu lâcher Jack, l'avaient auréolé, lui. Un comble.

Et voilà qu'encore une fois, il se retrouvait au charbon, comme ça, par hasard. Ils étaient trois, avec Luc Richard, à se rendre chez les confrères de Tournai pour comparer leurs dossiers respectifs dans lesquels des points communs avaient émergé. Et puis tout s'était emballé. Des effectifs insuffisants, la proximité du lieu du braquage, l'imminence de la sortie des écoles, ils avaient été instamment priés de se joindre aux forces d'intervention sur le champ.

– Détrompe-toi, gamin. Ça peut faire très mal.

Eddy, qui passait de peu la quarantaine, semblait porter deux fois son âge, d'où son paternalisme. Bedonnant, il préférerait se sentir à l'aise dans ses vêtements de bonne coupe, qu'étriqué comme aujourd'hui dans un gilet pare-balles trop serré. Il tenait plus d'un Maigret que d'un Starsky ou d'un Hutch. De l'autre côté de la rue, Luc l'avait rassuré d'un signe. L'arme vissée dans la main, le grand flic se donnait beaucoup de mal pour montrer cette façade rassurante. L'image surfaite se craquelait de minute en minute. Finalement, ils étaient tous pareils, ce qui n'apaisait pas Eddy.

– Ils sortent ! cria quelqu'un. Le cœur d'Eddy prit de la vitesse. Son 9 mm, qu'il ne s'était pas encore résigné à empoigner dans l'espérance d'un dénouement dans lequel il n'aurait pas sa place, s'était matérialisé entre ses doigts. Il s'adossa à la Peugeot banalisée qui l'avait amené là. Avec un autre véhicule des forces de police, ils formaient un entonnoir derrière lequel six flics, avec lui, se tenaient en position de tir. De l'autre côté, à une trentaine de mètres, une configuration identique devait abriter quatre ou six autres malheureux. L'alarme de la banque avait sonné depuis cinq minutes tout au plus, ce qui n'avait amené sur place qu'un nombre restreint de représentants de l'ordre, les plus proches du site. L'alerte à la bombe de la gare de Tournai, pas étrangère au braquage en cours, avait monopolisé la quasi-totalité des effectifs une demi-heure plus tôt. Personne n'avait de détails sur la situation. L'opération était de taille, et de le savoir donnait lieu à tout un tas de spéculations. Eddy entendit le son d'une cloche. Il regarda Ivan avec un air interrogateur, puis se tourna vers l'autre véhicule. L'inspecteur Principal Brooks qu'il rencontrait à Tournai lui rendit son regard dubitatif. La double porte monumentale qui se trouvait juste derrière Brooks s'ouvrit. On y lisait en grosses lettres rouges les mots « Ecole de la langue des signes ».

– Empêchez-les de sortir ! hurla Brooks en comprenant la catastrophe qui s'annonçait. Les enfants se mirent à débouler de l'établissement comme le sable d'un sablier cassé. Sans comprendre, les parents commencèrent à sortir des voitures garées en double file en aval du barrage. L'évacuation de la rue n'était pas terminée. Pas assez de temps, pas assez d'effectifs. Les quatre flics terrés derrière la voiture blanche à

bandes bleue et rouge se précipitèrent en gesticulant pour refouler les gosses engagés dans la rue en direction de la banque.

– Il nous faut des renforts ! Vite ! intima Brooks à un de ses équipiers qui s'était rué sur sa radio. En quelques secondes, il y avait des mômes partout. Les flics hurlaient, mais les gosses n'entendaient rien, ne comprenaient pas, couraient sans savoir pourquoi. Abasourdi, Eddy perçut le démarrage du moteur du quatre-quatre qui patientait devant la banque. Il se retourna.

– Non, ils ne vont pas faire ça !

– Je crois bien que si, renvoya Ivan en écarquillant les yeux de stupeur, devinant ce qui se préparait. Le très gros véhicule aux pare-chocs proéminents, un Dodge semblable à ceux qu'on pouvait voir dans les films d'action américains, avait ouvert ses portières. Eddy cria de toutes ses forces vers Brooks et pointa du doigt l'engin qui s'apprêtait à engloutir les braqueurs. Jamais Eddy n'avait été confronté à une situation aussi démentielle. La panique l'avait gagné à la vitesse de l'éclair, elle gagna tout le monde. Les enfants aussi. Ils s'étaient dispersés comme si quelqu'un avait lancé un caillou dans la mare. Les parents arrivaient grossir le flot, cherchant frénétiquement leur progéniture. Six flics ne maîtrisant plus rien, c'était le tableau qui se dessinait quand les braqueurs sortirent de la banque. Eddy s'appuya sur le capot pour viser les malfrats. Ivan repoussa de toutes ses forces les gamins à sa portée, s'exposant, imité par Brooks et Luc Richard. La situation leur échappait et elle allait empirer dans une poignée de secondes.

– Et les renforts, bordel ! cria Eddy à Brooks. Le flic blond secoua la tête de droite à gauche, signe qu'ils allaient devoir affronter seuls ce qui leur tomberait dessus.

– Mais qu'est-ce que je fiche dans ce merdier ? répéta-t-il pour lui-même. Le premier braqueur sortit. Il jeta un regard vers lui avant d'épauler un lourd fusil et de viser le fond de la rue.

– C'est pour nous.

Comme s'il avait pu en être autrement. Comme si le nez du quatre-quatre noir dirigé vers lui avait pu se détourner et amorcer une fuite dans la direction opposée, vers cette partie de la rue étrangement calme et si éloignée de tout. Comme si Eddy n'allait pas devoir affronter son destin et ses peurs. Ses tripes se contractèrent à en pleurer. Il se mit à suer. A son tour, un complice sortit de la banque. Ils étaient habillés de combinaisons anthracite. Des cagoules masquaient leur visage. Des fusils d'assauts semi-automatiques alourdissaient leurs mains. Le second type épaula dans leur direction. Eddy crut mourir.

– Ivan, couche-toi !

Sa voix, plus forte, vacillait dans l'air électrique. Ivan ne l'avait pas entendu, mais il aurait de toute façon continué de mettre les enfants à l'abri, ce qu'il aurait peut-être dû faire aussi. Il était perdu. Eddy se sentait bouffé par la panique. Il aurait voulu la freiner mais il ne pouvait pas. Ses mouvements se bloquaient dans leur élan, ses pensées n'étaient plus qu'un brouillard trouble. L'oxygène manquait déjà. Et ce soleil qui brillait de toutes ses forces. Derrière le tireur, deux autres hommes en gris s'étaient faufilés et avaient grimpé à l'arrière avec de lourds sacs, l'arme en bandoulière. Ils allaient démarrer et foncer vers lui, emboutir le barrage avec leur char d'assaut. L'esprit d'Eddy se décomposa en séquences chaotiques, des visions terribles couvrirent la réalité, la noircissant anticipativement. Ivan atterrit à ses côtés. Il sursauta.

– Plus de gosses de ce côté. Faut qu'on fasse diversion pour les autres.

Et il semblait sérieux en plus. Faire diversion...s'exposer...risquer sa vie.

– On est trop peu nombreux. C'est de la folie !

Ivan sourit et lui adressa un clin d'œil en se positionnant sur le capot, l'arme prête à faire feu. Il était trop jeune, il ne se rendait pas compte. Des fusils d'assaut, que pouvaient-ils faire contre des fusils d'assaut ?

– T'inquiète pas, Boss. Et puis, faut bien qu'un ou deux crétins s'y collent, pas vrai.

Le quatre-quatre démarra, les phares allumés comme deux lucioles inutiles en pleine lumière, toutes les vitres latérales baissées. Les canons y étaient posés. L'éclat métallique joua avec les rayons du soleil, les menaçant de plus belle. La respiration d'Ivan s'accéléra, il tenta de souffler comme un chiot nerveux pour se calmer. Il comprenait enfin, Eddy n'était plus seul à ressentir le danger maintenant. La maigre satisfaction qu'il en retira s'évanouit en un quart de seconde. Le ciel s'assombrit un instant, juste le temps de laisser la calandre du quatre-quatre se jeter sur eux. Les yeux d'Eddy ne purent s'en détacher quand elle s'agrandit, zoomée par magie. La première rafale partit du Steyr que serrait Lennie Brooks. Elle toucha le pare-brise qui se lézarda. Les coups de feu servirent de déclencheur à une foudre dantesque. Les fusils d'assaut crachèrent le feu à l'unisson, déchirant tout ce qui se trouvait dans la ligne de mire. Les flics eurent juste le temps de s'aplatir derrière les fines carrosseries qui furent immédiatement trouées comme de la frigolite piquée par des gosses. Les briques des façades éclatèrent, les arbustes de bordures fauchés sans pitié, les vitres des habitations explosées en mille morceaux sous les impacts. Eddy se boucha les oreilles, ne pouvant en supporter plus. Il allait mourir de la pire façon. Y en avait-il de bonnes ? Quand les armes se turent, un

passant s'effondra, mortellement touché. Un gosse se trouvait là aussi. Un petit blondinet d'une dizaine d'années planté au milieu de ce jeu de quille, prêt à être fauché. Ivan le vit. En une demi-seconde, le même se retrouva sur la trajectoire du bolide lancé vers eux. Ivan se propulsa comme un boulet de canon vers le même hagard qui restait là sans bouger. Les flics avaient repris leur position de tir pour s'en expulser immédiatement. Le jeune flic empoigna le petit au moment où les véhicules de police, défoncés par l'avant du monstre, éclatèrent vers les trottoirs. Ce fut l'instant du choc. Les fusils d'assaut se remirent à gueuler. Eddy vida le chargeur de son Glock 17, maigre puissance à opposer à la foudre. Couché sur le béton, il continua d'actionner nerveusement la détente longtemps après que les balles lui eurent manqué. Le barrage dépassé et l'adversaire facilement écrasé, les canons rentrèrent dans le quatre-quatre, et, l'espace d'un souffle, ou peut-être moins, Eddy croisa le regard du passager arrière. Le type lui sourit du fond de ses yeux vides, lui glaçant le sang. Le bolide accéléra. Un cri s'éleva. La foule s'agita. Le soleil brillait de nouveau.

– Vite, un médecin !

Eddy, encore sous le choc, tourna la tête. Ivan ne bougeait pas. Couché sur le flanc, il tenait le gamin dans un cocon. Une flaque noire l'entourait doucement.

– Non, qu'est-ce que t'as fait ? hurla-t-il à son collègue. Il se précipita et se jeta à genou dans la flaque. Les rayons indécents se reflétaient dans le sang. Eddy libéra le gamin en prenant Ivan dans ses bras. Sa bouche s'entrouvrit. Le sang bouillonnait en flots de la gorge du jeunot. Il y en avait tellement. Il plaqua sa main sur le cou déchiré par une balle et serra. Le liquide couvrait sa main, ruisselant entre ses doigts, imbibant sa manche. Impossible de le retenir. La détresse submergea Eddy quand le rouquin le fixa de ses yeux déjà morts. Il balbutia. Aucun son ne passa ses lèvres bleues.

– Me lâche pas ! cria-t-il alors que les acteurs involontaires de ce drame s'étaient placés autour d'eux. Le silence tomba comme une chape. Ivan voulait s'excuser avec ce regard de chien battu, mais c'était Eddy qui n'avait pas été à la hauteur. Il ne put retenir ses larmes quand le gosse serra sa main avant de la lâcher définitivement. Il ne bougea plus. Des mots en vrac tranchèrent le silence de leur bulle. Eddy lui parla, et parla encore, alors même que le gosse n'entendait plus, complètement trempé de sang chaud. Il resta avec lui jusqu'à l'arrivée de l'inutile ambulance. Il s'assit sur le trottoir quand elle fût partie, la tête entre les mains, la culpabilité sur les épaules. Il sanglota comme un enfant, un enfant traumatisé.

Il y avait beaucoup de va-et-vient aujourd'hui. Le centre fermé pour jeunes délinquants laissait partir ses protégés le samedi matin pour les reprendre le dimanche soir. Les chanceux qui s'étaient comportés correctement et à qui il restait un semblant de famille pour les accueillir, ce qui n'était pas souvent le cas, pouvaient goûter à la vie normale deux week-ends par mois. Ils devaient, pour cela, ne pas constituer un danger pour autrui, ni pour eux-mêmes, et montrer une certaine bonne volonté à la réinsertion. Mehdi Fez était de ceux-là.

– On t'a volé ta montre, nom d'un chien, Jack ! C'est samedi aujourd'hui et je t'attends depuis le p'tit dej.

– Tu crois pas si bien dire. Rien qu'à traverser ce bâtiment pour venir te chercher, je risque ma peau, moi. C'est rempli de vauriens, ici.

L'adolescent se jeta sur Jack comme on entame un match de catch. Le grand flic, réellement taillé pour les sports de ce type, le souleva facilement et le jeta sur son lit avant qu'ils n'éclatent de rire. Jack aimait à penser que ce garçon aurait pu être son fils. Ils se trouvaient pas mal de points communs, tous les deux, malgré la différence de leurs origines. Depuis qu'il travaillait au service de protection de la jeunesse, le flic avait trouvé une nouvelle voie. Il sauvait des gosses, il les remettait dans le droit chemin, et il aimait ça. Avant, il arrêta des braqueurs, les tuait même parfois, bataillait contre la violence et le crime avec cette même violence qui faisait de lui un être craint, sans que rien ne change jamais. Maintenant, il prenait le mal à la racine et ses bons résultats le confortaient. Pour Mehdi, c'était aller plus loin. Le gosse avait été enfermé pour de multiples vols, coups et blessures sévères, et autres joyeusetés qui font le quotidien des gens de la rue. A dix-sept ans, il avait déjà trois ans de centre derrière lui. Il n'avait pas de famille, hormis un père qu'il avait voulu étrangler la seule fois où le vieux Maghrébin avait tenté une visite au centre. Jack avait proposé aux éducateurs de lui servir de « parrain ». On n'y avait opposé aucun veto, mais Mehdi n'avait pas tout de suite vu ça d'un bon œil. Jack avait pris le gamin sous son aile depuis plusieurs mois, suivit ses progrès dans sa nouvelle formation professionnelle avec attention, il le secourait s'il le fallait, et Mehdi vivait cet intérêt comme une vraie amitié. C'était juste qu'il n'en parlait pas aux autres. Etre officiellement parrainé par un flic et continuer de vivre au beau milieu des petites crapules, c'était une autre affaire. L'idée avait fait son chemin et Mehdi avait fini par défendre bec et ongles son statut de « filleul de flic ». Mais Jack n'était pas juste un flic, et tous le savaient.